



©DR

# « La pandémie a accentué l'écart entre les élèves »

GÉRALD VANBELLINGEN

Des classes puis des écoles entières fermées. Des absences en pagaille tant chez les professeurs que les élèves. Des quarantaines à respecter. Des cours à distance ou hybrides développés en quatrième vitesse. L'obligation scolaire levée pour les plus jeunes. L'arrivée des masques. Leur suppression partielle puis définitive. Des mesures qui changeaient toutes les semaines voire tous les jours. Un moral en berne et de la lassitude vis-à-vis de la longueur de la pandémie et ses multiples vagues. La parole est aux logopèdes.

**C**es deux dernières années se sont apparentées à un véritable parcours du combattant dans l'enseignement. Alors qu'on sort doucement de cette pandémie, nous sommes partis à la rencontre de quelques logopèdes, pour mener une enquête de terrain. Et sans être alarmistes, les retours obtenus confirment les craintes que l'on pouvait avoir : le coronavirus a laissé et va (probablement) laisser des traces chez les élèves.

Chez les tout-petits, les demandes de suivi sont, par exemple, beaucoup plus nombreuses qu'auparavant. Notamment pour des retards de langage, des troubles de l'attention, de la concentration, de la sociabilisation, ou encore pour une moins grande autonomie.

## Continuité de l'enseignement

« On se retrouve parfois face à des enfants qui arrivent en 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> maternelle et qui n'ont jamais été scolarisés auparavant », explique Sabine Botte, du centre PMS Châtelet 1. « Ils quittent le cocon familial et doivent alors tout intégrer en même temps : les codes de la classe, la vie en collectivité, les codes d'apprentissage. Ça fait beaucoup d'un coup. Sans oublier ceux qui ne parlent pas forcément la même langue à l'école et à la maison. Un tout qui crée de grosses différences avec les élèves 'd'avant-Covid.' »

« Les retards de langage sont aussi plus fréquents qu'auparavant », complète Adeline Pairoux, du centre pluridisciplinaire Intramuros de Gembloux. « Le masque a eu un impact sur l'articulation des enfants et fait apparaître plus de troubles qu'auparavant.

« Ceux qui s'entendent comme les zozotements par exemple, mais d'autres aussi qui ne s'entendent pas et qui sont liés à un mauvais placement de la langue. Avec le risque d'avoir un impact à long terme sur les postures de la mâchoire ou des dents. »

Des retards de langage et un niveau langagier plus faible chez les écoliers qui s'expliquent notamment par un manque de contact, de confrontation et de vécu. Ce qui induit également des faiblesses en autonomie et en sociabilisation.

Cette situation se traduit souvent en 3<sup>e</sup> maternelle - voire dans les premières années du primaire - par un décalage. « D'habitude, en 3<sup>e</sup> maternelle, les institutrices se focalisent sur les prérequis d'apprentissage », ajoute Sabine Botte. « Ici, elles vont devoir travailler toutes les compétences sociales comme le vivre ensemble, le langage, l'autonomie, etc. Autant de compétences censées être acquises en 2<sup>e</sup>. Le risque est réel que ce décalage chez les élèves se poursuive en primaire, mais peut-être également en secondaire. Et si certains arriveront à résorber leurs lacunes, comme toujours, pour d'autres cela va encore accentuer les difficultés. »

Pour les plus grands élèves des primaires, les retours sont plus contrastés. « Bien plus d'écoles et de classes sont restées ouvertes normalement la deuxième année de la pandémie. Ce qui a parfois permis de rattraper le retard



d'apprentissage de la matière mais pas toujours. Il faut comprendre qu'il n'y a pas que le coronavirus à proprement parler qui a influencé l'apprentissage », soulignent Adeline Pairoux, Lola Romero et Ann Resteigne. « Le contexte familial et social a également beaucoup joué avec des situations parfois difficiles entre les parents. Ils en arrivaient à ne plus avoir de temps pour leurs enfants, à des situations de négligence mais aussi des cas plus graves de maltraitance, malheureusement. Le seul avantage pour les enfants jusqu'à 12 ans, c'est que les activités extra-scolaires ont été maintenues. Et c'est sûrement ce qui les a sauvés d'un point de vue sociabilisation. Mais le constat reste le même pour les primaires ou les maternelles : la continuité de l'apprentissage a été mise à mal, et ça a certainement créé et va créer des difficultés supplémentaires au niveau scolaire. »

### Décrochages en secondaire

Du côté des secondaires, enfin, une tendance se dégage : le nombre d'élèves en situation de décrochage scolaire est en nette augmentation. « Les écoles sont confrontées à des cascades de retards affolants, à un manque de motivation et d'intérêt pour l'école et l'apprentissage en général. L'enseignement hybride – quand il était possible – a eu du bon car il a parfois permis de maintenir un contact. Mais pour beaucoup d'élèves ça n'a pas fonctionné ou ce n'était tout simplement pas possible », explique Adeline Pairoux. « Il va falloir fournir un gros travail pour les remotiver, resserrer les liens avec le corps enseignant et leur redonner l'envie d'apprendre. »

Seule note positive : les élèves de 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> secondaire ont, semble-t-il, bien travaillé dans l'ensemble : « Ils avaient en quelque sorte la pression de leur CEB non acquis car annulé et ils ont largement bénéficié d'un maintien à l'école, une donnée importante. »

« En réalité », conclut Lola Romero, « la pandémie a surtout accentué plein de choses : les difficultés familiales, les difficultés sociales mais aussi les difficultés des élèves plus fragiles qui ont d'habitude besoin de davantage de suivi que les autres. Un suivi qui, en outre, était totalement irrégulier alors que la continuité du travail est très importante à ce niveau-là. »

« Les consultations à distance étaient bien possibles, mais ça n'a fonctionné que pour une poignée d'élèves dans des domaines spécifiques (lecture, orthographe, langage écrit). Pour beaucoup ça n'a rien donné ou c'était juste impossible de travailler en distanciel. Comme pour les troubles d'articulation par exemple. Du coup, pour tout le travail qui avait été commencé avant que le Covid n'arrive – et ce tous âges confondus – on a bien souvent dû repartir de zéro. Avec 6 mois perdus, parfois plus. Et encore une fois, ça n'a fait qu'accroître l'écart entre les enfants qui présentent des difficultés et les autres. » ■

## Accélérer le rythme ?

### « Non, rendre l'enseignement plus flexible ! »

GÉRALD VANBELLINGEN

Quelles solutions mettre en place, quelles pistes explorer pour remédier aux difficultés accentuées ou induites par la pandémie ? Doit-on rendre le redoublement à nouveau possible et/ou acceptable dans le fondamental pour mieux assimiler les bases ? Augmenter l'encadrement scolaire ou encore réduire la taille des classes ? Pour les logopèdes interrogées, il n'y a pas de réponse toute faite, ni universelle. Il faut aussi et surtout faire évoluer les mentalités.

« Quelle solution mettre en place ? C'est LA grande question qu'on se pose toutes et tous », réagit Sabine Botte, logopède au centre PMS Châtelet 1. « Je crains en tout cas que, quel que soit le niveau (maternel, primaire ou secondaire), les actions préventives ne soient plus suffisantes. Il est nécessaire d'accroître des efforts en termes de remédiation. Ce qui devra se traduire par des réponses du côté des enseignants. Mais, de ce côté, on sait qu'on leur en demande déjà énormément à l'heure actuelle. L'autre piste, c'est de renforcer l'encadrement des élèves. Mais on sait là aussi que les moyens sont limités... »

Pour les plus jeunes, il sera essentiel de se focaliser sur les prérequis de base : le langage, le vivre ensemble, l'autonomie, l'attention, la concentration. « Car sans cette base, rattraper le retard du programme n'aura aucun sens », complète Ann Resteigne, logopède au centre PMS libre de Jodoigne. « Je ne dis pas que c'est facile car on sent déjà une grosse pression au sein du corps enseignant vis-à-vis des retards de matière. Mais il faudra à mon avis pouvoir prendre du recul par rapport au programme. Le dédramatiser en quelque sorte. Car la crainte, finalement, c'est que les plus jeunes élèves traînent davantage de casseroles avec eux. Et que ces lacunes dans l'apprentissage des prérequis de base se fassent sentir dans le primaire, le secondaire ou même le supérieur. »

Pour certains logopèdes, l'une des réponses idéales serait donc de faire évoluer les méthodes et les mentalités. « Pour moi, ce que la pandémie doit nous faire comprendre, c'est qu'il est important de repenser la façon d'enseigner », continue Lola Romero, du centre PMS Libre Huy 2. « Pour tendre vers une plus grande flexibilité et accepter de baisser le niveau des exigences des programmes pour éviter de mettre la pression sur les profs ou décourager les élèves. Avoir les mêmes exigences qu'avant la pandémie, ça n'a pas beaucoup de sens. Il faut que l'enseignement s'adapte à la réalité actuelle, qu'il devienne inclusif, véritablement différencié et qu'on prenne également en compte un facteur très important : le bien-être de l'élève. Pour que l'école redevienne un lieu où les jeunes se sentent bien et pas seulement un lieu réservé à l'apprentissage pour l'apprentissage. Car quel que soit le niveau, les demandes des élèves liées à ce bien-être et à la gestion des émotions ont explosé. »

Une chose est sûre : la piste du redoublement n'est privilégiée par personne. La très large majorité des élèves sont dans le même bateau. « Et si on s'en réfère de manière précise au programme, les trois quarts des élèves devraient probablement redoubler. Ce qui n'est ni souhaitable pour leur développement personnel, ni possible dans la pratique tout simplement. » ■



©DR

# Les logopèdes ont boosté l'efficacité des missions de prévention des PMS

GÉRALD VANBELLINGEN

Plus de deux ans après l'arrivée des logopèdes dans les centres PMS, le premier bilan de cette mesure issue du Pacte d'excellence est très positif. Les « logopèdes PMS » ont apporté un autre regard, complémentaire à celui des équipes PMS. De quoi mieux renforcer l'enseignement maternel et apporter des compétences supplémentaires dans le domaine de la prévention : les objectifs mêmes de cette mesure.

**D**epuis la rentrée scolaire 2019, les centres PMS ont eu la possibilité d'engager 170 auxiliaires logopédiques (AL) pour travailler exclusivement avec l'enseignement maternel. Une mesure concrète du Pacte d'excellence qui visait un double objectif : le renforcement de l'enseignement maternel et l'ouverture des équipes PMS à une quatrième et nouvelle discipline. Le tout à raison d'un ou une « logopède PMS » à mi-temps par tranche de 480 élèves, et avec un cadre de travail bien précis.

Plus de deux ans et demi après la mise en œuvre de cette mesure, la Fédération des Centres PMS libres (FCPL) du SE-GEc a mandaté la Commission permanente de l'enseignement fondamental (CPEF) « pour mener une grande enquête anonyme destinée à faire un premier état des lieux », précise Hélène Genevrois qui a géré l'enquête pour la FCPL. « Et on remarque avec satisfaction que ce bilan est globalement très positif. »

Car, pour une large majorité des 69 équipes PMS qui ont bénéficié au moins d'une logopède à mi-temps, cette arrivée a permis de bénéficier d'une expertise et de connaissances nouvelles dans des domaines du développement de l'enfant et des compétences langagières.

« On constate avec satisfaction que la mesure faisait sens », explique Ann Resteigne, logopède du centre PMS libre de Jodoigne et membre de la CPEF. « Nos missions sont complémentaires à celles des autres agents PMS et la collaboration au sein des sous-équipes a été globalement bonne. Car les AL viennent renforcer l'axe des missions préventives du PMS, tout en apportant une autre approche et des compétences nouvelles. »



©Vectorjuice (freepik)

Tout n'a pourtant pas été facile. « Globalement, les Centres PMS ont bien préparé notre arrivée même si certaines logopèdes ont eu de grosses difficultés à s'intégrer. Beaucoup d'écoles n'ont pas bien compris notre mission au départ », précise Sabine Botte, logopède au centre PMS libre Châtelet 1 et membre, elle aussi, de la CPEF. « Elles étaient ravies de voir arriver des nouvelles logopèdes mais ne comprenaient pas qu'on ne fasse pas de travail individualisé avec les élèves. Avec les parents et les professeurs aussi, ça n'a pas toujours été simple à expliquer. Il a fallu leur rappeler qu'on était là surtout pour accompagner les profs dans une mission de prévention des difficultés, avec une vision globale des classes. Et pas du tout dans un accompagnement au cas par cas comme une logopède plus classique peut le faire. »

## Difficulté récurrente

Le nombre trop important d'écoles pour chaque AL est également ressorti comme une difficulté récurrente. « Je m'occupe de 15 écoles », ajoute Lola Romero, au centre PMS libre Huy 2. « Ce n'est pas forcément trop en nombre. Mais c'est l'organisation qui est diffi-

cile à gérer : les trajets, les distances, le nombre d'infrastructures, le nombre de contacts à établir (près de 60 pour moi)... J'ai décidé de ne travailler qu'avec les institutrices demandeuses car c'est là que mes missions sont les plus efficaces. Mais l'équilibre n'est pas toujours facile à trouver. »

Enfin, dernière composante importante révélée par l'enquête : un peu plus de 25% des AL affirment travailler dans le primaire. Une très large majorité est d'ailleurs en faveur d'un élargissement du cadre de travail à ce niveau. « Le cadre actuel ne le prévoit pas, mais on ne peut évidemment pas faire semblant de ne pas entendre les demandes d'aide venues d'enseignants et enseignantes du primaire », concluent Sabine Botte et Ann Resteigne. « Élargir le cadre à l'ensemble du primaire - ou du moins aux trois premières années - ça aurait du sens, pour autant qu'on reste dans le suivi collectif et non individualisé. Cela assurerait une continuité dans notre mission. Mais pour permettre d'élargir le cadre, il faudra réévaluer les moyens humains mis à disposition, qui ne sont déjà pas toujours suffisants. Au risque de se perdre dans notre mission première. » ■